

**Lauren, Christer et Marianne Nordman (1996):**  
*Wissenschaftliche Technolekte*, Nordeuropäische Beiträge 10,  
Peter Lang GmbH, Frankfurt. 230 p. ISSN 0942-0657 ISBN  
3-631-48435-6

John Humbley

Volume 42, numéro 3, septembre 1997

L'interprétation en langues des signes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003152ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003152ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Humbley, J. (1997). Compte rendu de [Lauren, Christer et Marianne Nordman (1996): *Wissenschaftliche Technolekte*, Nordeuropäische Beiträge 10, Peter Lang GmbH, Frankfurt. 230 p. ISSN 0942-0657 ISBN 3-631-48435-6]. *Meta*, 42(3), 577–579. <https://doi.org/10.7202/003152ar>

■ LAUREN, Christer et Marianne NORDMAN (1996): *Wissenschaftliche Technolekte*, Nordeuropäische Beiträge 10, Peter Lang GmbH, Frankfurt. 230 p. ISSN 0942-0657 ISBN 3-631-48435-6

Les grands projets d'études sur les langues spécialisées constituent en quelque sorte une spécialité scandinave ; c'est ainsi que le Danemark a réalisé ces dernières années un ensemble d'études de grande envergure sur la traduction des textes spécialisés, sous la direction de Arnt Lykke Jakobsen. La Suède et la Finlande continuent cette tradition sous la forme d'un projet intitulé «langue de spécialité suédoise», dont les résultats sont présentés à la communauté scientifique internationale sous la forme du présent ouvrage. Qu'il soit dit tout de suite, cependant, que le livre n'est pas un simple résumé des conclusions d'un projet, mais plutôt une synthèse de recherches menées sur les langues de spécialité en général, surtout dans le nord de l'Europe, synthèse présentée par deux autorités reconnues en la matière. Sa lecture n'est donc nullement réservée aux spécialistes des langues scandinaves.

Résumons brièvement les principes du projet avant de passer aux aspects plus généraux. C'est seulement au 5<sup>e</sup> chapitre (sur dix) que les grandes lignes du programme sont effectivement exposées, la première moitié de l'ouvrage étant consacrée à des considérations plus générales. D'emblée, les responsables renoncent à une quelconque comparaison entre la langue de spécialité et une langue «générale» difficilement identifiable, et définissent le cadre d'étude comme une analyse détaillée, paramètre par paramètre, entre différentes langues de spécialité. Les domaines retenus sont le droit civil, la comptabilité, l'informatique appliquée à la microéconomie, l'électrotechnique, la théorie de la communication et la linguistique (grammaire). Parmi les critères que les auteurs invoquent pour arrêter ce choix, le degré et le type de terminologisation figurent en bonne place ; c'est ainsi que le droit représente un système ancien, hautement codifié, mais peu international ; l'électrotechnique, également très bien établie quoique moins ancienne, est hautement normalisée mais très internationale ; enfin, la théorie de la communication, dont la terminologie est hétéroclite et de date toute récente. Un deuxième critère est la représentation de deux types de sciences appelées nomotétiques et idiographiques (selon les écrits de Wilhelm Windelband, hélas absents de la bibliographie !) mais que l'on pourrait rapprocher des sciences expérimentales et non expérimentales.

Les six domaines sont représentés dans le corpus par trois types de textes : des manuels utilisés par les professionnels, des manuels d'initiation et des articles scientifiques. Chacun des trois types de textes est représenté dans le corpus par dix extraits de 250 mots chacun, soit 2 500 mots par type et 7 500 par technolekte, en tout 45 000 mots. L'étroitesse de l'échantillon est justifiée par l'analyse qualitative et non quantitative que les auteurs souhaitent faire, et par le besoin de comparer les différents technolektes. Cependant, les auteurs font eux-mêmes état des difficultés qu'ils ressentent lorsqu'il s'agit de tirer des conclusions pour certains phénomènes qui s'étendent sur plus d'une phrase.

Les résultats sont présentés en allant du plus pragmatique au plus terminologique. Les grandes têtes de chapitre sont le texte, comment l'auteur le façonne et comment le

lecteur l'appréhende (chapitre 6), la construction de la phrase (chapitre 7), les termes et les mots (chapitre 8), et les rôles sémantiques (chapitre 9).

Le chapitre sur le texte — le plus long et à plusieurs points de vue le plus intéressant — examine comment s'exprime dans le texte le point de vue de l'auteur et son degré de visibilité. L'auteur est relativement peu présent dans la plupart des textes, mais les différences entre technolectes sont difficiles à interpréter, même si l'on relève plus souvent «je»/«nous» dans l'argumentation des textes juridiques et de communication. Est examinée également la manière dont l'auteur ménage les changements de points de vue, par exemple en incorporant des citations.

Dans ce même chapitre, les auteurs abordent les questions plus difficiles de rythme et de lisibilité. Le problème n'est pas tant d'identifier des indices de ces deux phénomènes que de les rassembler dans un tout significatif. Marianne Nordman a étudié ailleurs et plus en profondeur la question du rythme, et les quelques pages qui y sont consacrées ici restent au niveau des généralités, mais on constate avec intérêt qu'elle entend intégrer à la fois le rythme «audible» (longueur de phrase, alternance de syllabes accentuées et inaccentuées, intonation) et le rythme «sémantique», entre thème et rhème. On aurait bien aimé avoir une démonstration de différences de rythme entre les technolectes, mais, comme dans la partie consacrée à la lisibilité, aucun exemple n'est donné. Ici, comme ailleurs dans l'ouvrage, le lecteur a l'impression que les auteurs ont voulu limiter au minimum les citations en suédois, aux dépens d'une démonstration.

Les phrases ou parties de phrases descriptives, explicatives et prédictives sont dégagées pour chacun des textes, ce qui confirme, sans que ce soit étonnant, que le juridique explique et prédit bien plus que l'électrotechnique, mais le lecteur profite des critères de définition de ce qui constitue une séquence descriptive, explicative et prédictive.

Les relations de référence fournissent un riche terrain d'essai pour tester la cohésion du texte, même si la méthode de brefs extraits ne se prête pas bien aux phénomènes qui peuvent dépasser la phrase et même le paragraphe. Les auteurs recherchent des relations d'identité (complète, partielle ou par synonymie) et de différence (partie-tout, classification, contraste, inférence). Ils remarquent d'abord que les relations de ces types sont fréquentes dans les textes d'informatique, d'électronique et de linguistique, mais peu fréquentes en communication. Le type de référence le plus fréquent est l'identité complète (répétition); la synonymie est la plus fréquente seulement dans les manuels d'initiation au droit et à la comptabilité. La relation partie-tout est peu exploitée, sauf en électrotechnique, qui, comme la linguistique, classe beaucoup. L'inférence, la relation la plus faible, est bien représentée dans les manuels de droit et de communication, mais les articles de comptabilité et de linguistique en emploient très peu.

Les styles divers employés par les différents technolectes sont également abordés, et les auteurs cherchent à déterminer l'appartenance à l'une des deux grandes tendances que les auteurs appellent teutonique et (anglo-)saxonne, les langues scandinaves étant exposées aux deux tendances.

Cet ouvrage est une des nombreuses études récentes qui examinent sérieusement le rôle de la métaphore dans les langues de spécialité, et la théorie de Lakoff et Johnson est confrontée à la réalité du corpus. Il en ressort que l'économie file la métaphore de la famille (*maison-mère, filiale...*). On note par ailleurs une métaphore plus générale encore par laquelle le haut ou la montée représentent le bon, le bien. D'autres domaines privilégient d'autres images: l'informatique, celle de la construction (*architecture d'un système...*), la communication, celle des parts d'un gâteau (*parts de marché...*, les francophones emploient une autre métaphore gastronomique, celle du *camembert...*). Bref, le lecteur non suédophone relèvera une très grande conformité avec d'autres langues européennes.

Une bonne partie de l'étude est consacrée aux relations entre les termes et le reste du discours technique, ainsi qu'à une discussion sur les termes eux-mêmes. La terminologie, ses buts et ses méthodes ne sont pas une évidence dans le monde universitaire suédois, et les auteurs fournissent une petite introduction où ils dissipent par anticipation quelques malentendus qui ne sont pas limités au grand nord. Ils confectionnent une définition de ce qui constitue un terme sur la base de plusieurs définitions en usage sur le plan international, définition qui sert à distinguer terme et non-terme dans les textes du corpus, afin d'établir les décomptes de fréquences et de rythme. Ici, les exemples donnés de termes et de non-termes sont particulièrement éclairants. Le décompte de termes par technolecte et par type de texte révèle par exemple qu'un mot sur quatre ou cinq dans un texte de linguistique ou d'électrotechnique suédois est un terme, contre un sur trente-deux en communication. Le nombre de termes dans les textes des différents technolectes est un peu différent : la linguistique emploie moins de termes différents que l'électrotechnique ou le droit. Les auteurs estiment que la fréquence d'emploi de termes est si importante dans trois des technolectes qu'une connaissance préalable du domaine est indispensable. En ce qui concerne la différence entre types de texte dans un domaine donné, les auteurs constatent que les manuels destinés aux professionnels contiennent plus de termes différents que les manuels d'instruction, qui, en outre, les répètent davantage.

L'influence des langues étrangères, déjà perceptible en suédois au niveau du style, est encore plus affirmée en terminologie, bien que variable d'une terminologie à une autre, et les auteurs se livrent à un aperçu historique de la formation des vocabulaires concernés en suédois. La dernière partie du chapitre sur les aspects lexicaux / terminologiques évoque les mesures de longueur de mots et du rapport entre longueur de mot dans un texte et lisibilité.

Une grande partie de l'intérêt de cet ouvrage se trouve également dans le détail, tant existent de directions de travail peu connues dans les pays francophones. Marianne Nordman développe par exemple sa conception de minilecte, ces technolectes très limités comme ceux des recettes de cuisine et des instructions de tricotage, qui sert de critère de distinction par rapport aux technolectes, plus développés et plus diversifiés. On regrette à ce sujet l'absence d'index, car il n'est pas facile de retrouver les points isolés.

En guise de conclusion, on peut souligner deux grands intérêts à cet ouvrage. Premièrement, il constitue une bonne introduction à la linguistique de la langue de spécialité, surtout comme elle est conçue dans le nord de l'Europe ; deuxièmement, la méthode adoptée est intéressante en soi, et en plus, elle se prête admirablement à des comparaisons avec d'autres langues.

JOHN HUMBLEY  
*Université Paris-Nord, Villetaneuse, France*